

## Le gilet oublié

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 37, numéro 1 (217), février 1995

Dérives philosophiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32272ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1995). Le gilet oublié. *Liberté*, 37(1), 65–73.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

## LE GILET OUBLIÉ

*Que de souffrances dans la ville ! Rien à admirer, donc rien à intérioriser.*

Ces deux phrases que je place en exergue, ma mère me les a écrites en mars 1994, deux mois avant sa mort, et j'y pense depuis lors comme à une clé de son monde. Par ces mots qui rappelaient la question d'Hölderlin sur l'homme<sup>1</sup> :

*Y a-t-il quelque chose sur terre  
Qui le nourrisse ?*

et qu'aucun commentaire n'accompagnait, que voulait-elle dire exactement ?

Je l'imaginai répondant à Hölderlin comme à un voisin : « Seul ce que l'on admire est assimilable, Friedrich, et voyez : dans la ville, rien n'est digne d'être

---

1. J'écris le singulier à regret, pour suivre Hölderlin. Dans la rêverie où j'essaie de me tenir, plutôt que dans la *spéculation sur*, parce que je soupçonne la rêverie d'une fécondité plus grande, l'homme et la femme n'existent pas. Il y a *des hommes et des femmes*, impossibles à saisir en totalité sans artifice. Hölderlin a écrit aussi : *Le cimetière où dorment hommes et femmes*, et j'aime mieux ce pluriel par rapport auquel toute singularité individuelle peut s'épanouir.

admiré. Voilà pourquoi nous souffrons tant.» Elle qui avait vécu d'intériorisation, de tout ce qu'elle « gardait dans son cœur » (je l'avais toujours su, c'était facile à voir), quelles admirations l'avaient fait vivre ?

Jeune, elle avait admiré les aviatrices qui battaient des records de distance, d'altitude et de vitesse, des amies plus douées, puis mon père (sa constance, la sécurité qu'il inspirait, son génie technique, sa puissance de travail, son style aristocrate-ouvrier, hors du temps, son bon sens désarmant, son comportement indépendant, imperméable, sans le moindre souci du qu'en-dira-t-on), puis des choses, ici et là, des gens, des actes : exploits, prouesses, toutes les manifestations du courage. C'est vrai : on la voyait courir discrètement les motifs d'admiration, et elle en trouvait toujours qu'elle communiquait avec enthousiasme et reconnaissance, comme si on venait de lui faire un cadeau, mais de là à penser que l'admiration était son seul menu...

Et en mars ? Quand elle écrivait ses sentences de mars ? Je l'imagine ayant donné congé à tout et voyant, avec l'intensité que je lui connaissais, tout l'admirable et tout l'assimilable dans l'au-delà. En 1977, je lui avais consacré un poème trop décoratif que Gilles Cyr m'avait lucidement suggéré d'oublier. Elle y était représentée en Sagittaire de plus en plus léger, de plus en plus rapide à mesure qu'il lançait ses flèches, et le poème prenait congé d'elle en la montrant ainsi, de plus en plus lointaine, donnant congé à tout ce qui se présentait. L'image était-elle juste ? Je reviendrai sur les flèches.

Depuis longtemps, elle avait des sentences en réserve, qu'elle répétait chaque fois qu'elle jugeait l'occasion appropriée, deux en particulier, qui m'ont servi de rubans à mesurer mes erreurs et mes lâchetés : « Il suffit de dire : je veux », et « Il faut être joyeux ». Pour une tête ombrageuse comme la mienne, sarcastique et

souvent « livrée aux répugnances », c'étaient des maximes situées dans une sorte de Kamtchatka, comme la poésie de Baudelaire pour Sainte-Beuve. Mais j'y pensais. En y pensant, je les apprivoisais. Je voyais les rapports entre elles. Je comprenais que, dans l'esprit de ma mère, il ne suffisait pas de vouloir ce qui devait être, mais qu'il fallait le vouloir joyeusement. Ces maximes n'étaient pas des paroles en l'air ou de la fausse monnaie. La vie qui leur donnait bon aloi me disposait à y penser.

L'intelligence de ma mère était toute d'observation, de comparaisons, de recoupements, de distinctions dans l'expérience ruminée. Il fallait la connaître assez bien pour deviner que les sentences qu'elle lâchait étaient les conséquences d'un long chemin à part. Pour qui la connaissait peu, ses perles d'huître pouvaient faire figure de préjugés. Il est vrai que, d'être restées longtemps souterraines et de s'être égarées dans des tunnels étranges, ses ruminations aboutissaient parfois à des conclusions hilarantes. Quand on le lui faisait remarquer (surtout mon père), elle riait de bon cœur. Autant elle pouvait être fière, même hautaine, autant elle pouvait douter d'elle et se moquer de ses lubies.

Elle ne tenait vraiment mordicus qu'à une idée : celle de la supériorité du « monde d'hier » de Zweig, de l'Europe cultivée et voyageuse d'avant-guerre qu'elle avait connue et perdue. Mon père ne pouvait partager cet attachement : le progrès continu des conditions de sa vie ouvrière le portait à voir le meilleur dans le présent. Pour ma mère, la guerre avait été le coup d'envoi d'une expansion endémique de la vulgarité et du quelconque.

Elle situait l'essentiel de la religion dans les actes ignorés, garantis sans rétribution d'estime, plutôt que dans les paroles ou les démonstrations visibles. Dans la gamme de comportements évangéliques qui va du secret à la lumière exposée, elle penchait vers le secret. Très

consciente des excès auxquels peut conduire l'exposition de la lumière, elle avait soin, en matière religieuse, de suivre le conseil pédagogique de saint Paul : « Parents, n'exaspérez pas vos enfants. » De la pratique extérieure, elle gardait le minimum qu'elle jugeait requis par une fidélité indéfectible à l'Église, et ce n'était pas sans difficulté. Aux offices l'assommaient les chants niais, moches, musicalement primaires, qui lui semblaient des bêlements, et tout ce qu'elle trouvait trop long. Elle n'était à l'aise que dans les activités de groupe menées tambour battant. Les temps morts lui donnaient des impatiences.

Par rapport aux manifestations historiques du christianisme, elle partageait l'avis de Camus qui disait qu'il faut parcourir une religion par les sommets, tournait sa curiosité vers saint Augustin et Pascal et demandait à Jean Grenier, dans une lettre, de le renseigner sur les mystiques contemporains. Mais les sommets de ma mère s'apparentaient plutôt à saint Vincent de Paul (beaucoup d'actes et peu de mots). Le christianisme-héritage était équilibré dans son esprit par le christianisme-crétion : pour donner au christianisme autant qu'elle avait reçu, chaque vie devait le réinventer en le colorant de ses particularités.

Elle avait l'habitude de plisser les yeux, même quand la lumière n'était pas forte. Ce réflexe banal correspondait chez elle à une attitude générale de tri, de filtrage de l'environnement. De toute évidence, il y avait des messages irrecevables, qu'elle ignorait. Les autres, passé l'enceinte de la perception, se heurtaient à un second système d'analyse. Des hiérarchies les attendaient, de l'infini de la bravoure à l'infini de la lâcheté, de la noblesse à l'ignominie, du plus difficile au plus facile. D'où un deuxième classement. Du résultat des catégorisations, elle retenait les sommets, tout ce qui pouvait lui faire dire « bravo ! », et se désintéressait du

reste, mais non sans avoir lancé des flèches dans les zones d'ombre pour mieux couler ce qui, selon ses critères, méritait de l'être. C'était une combattante qui se serait ennuyée à mourir si elle avait pu imaginer la vie comme une harmonie donnée sans conquête de soi.

On entendait rarement dans sa bouche les mots « bonheur » ou « malheur » ; « joie », « gaieté », « tristesse », « souffrance » étaient bien plus courants. Préférence pour le jaillissement ? la pétulance ? le saisissement imprévu ? Comme elle avait choisi une vie sans grandes péripéties, qui demandait surtout patience et persévérance, sa nature aventurière, intériorisée, avait fait d'elle un guérillero spirituel. Institutrice, elle s'imaginait peut-être pilote de chasse. L'idée n'aurait pas été ridicule : pendant la guerre, dans les privations, avec des classes de quarante-cinq garçons, c'était du sport. Quand une fumée montait du pupitre où un cancre avait allumé un feu de papier, elle pouvait imaginer son avion touché.

En avançant, je me demande si la difficulté de faire ressortir la singularité de quelqu'un ne vient pas de l'excès de souvenirs. On peut avoir trop de lignes pour un dessin, et si la densité des traits est trop forte, la page sera noire. Giacometti savait arrêter ses portraits quand ils n'auraient pas supporté un trait de plus. Je m'aperçois aussi qu'il m'aurait été impossible de parler de philosophie (c'est-à-dire de l'amour de la sagesse, ou de la recherche d'une meilleure façon de conduire sa vie) sans mettre ma mère ou mon père en scène.

Que désignait donc le mot « sagesse » dans la vie de ma mère ? Une image de soi à atteindre, je présume, image que les admirations nourrissaient, dont elles précisaient le contour, et sur le chemin de laquelle l'adversité infligeait des plaies et bosses que la fierté cachait. Au chapitre des contrariétés, sa santé s'était gravement détériorée dès 1955, à la suite d'une opération. Elle avait

appris à vivre avec l'angoisse de manquer de souffle. Avec l'âge, la fierté avait faibli et d'autres souffrances (la décalcification des os, l'arthrite) étaient survenues. Elle en pleurait ostensiblement, n'ayant plus la force de rien cacher. Peut-être toutes ces souffrances venaient-elles aussi de la nostalgie.

Elle n'avait jamais bien compris mon départ (comment pouvait-on se fatiguer de la France ?) et je crois qu'elle avait perçu (avec déception) que j'étais devenu une entité de plus en plus flottante, conforme à ce que suppose Hubert Aquin dans « La fatigue culturelle du Canada français » : le déracinement ou l'exil « ne libèrent jamais tout à fait l'individu de son identité première et lui interdisent, en même temps, la pleine identité à son milieu second ».

La sagesse, pour elle, avait aussi quelque chose à voir avec cette idée : qu'il est nécessaire de pousser ses talents le plus loin possible pour les mettre au service de tous. Indispensable ! Indiscutable ! J'ai souvent dérogé à cette pensée, préférant ma fantaisie. Pourtant, la fantaisie, c'était elle aussi, le goût des surprises, de la diversité, des métamorphoses, de tout ce qu'on n'a jamais vu ni entendu et qui ne reviendra pas.

Au piano, elle jouait avec grand plaisir et dextérité *Le coucou* de Daquin, où elle faisait remarquer avec émerveillement le retour des deux notes de l'oiseau. Dissimulé dans le morceau, le coucou chantait son côté lutin. Son côté résolu, inflexible, allait de pair avec des marches de Schubert, et la chanson de Solveig, de *Peer Gynt*, éclairait son côté rêveur. Je l'aurais très bien vue proclamer cette phrase de *La Flûte enchantée* : « Par la force de la musique, nous nous avancerons joyeux ! » Ses admirations de toujours en peinture : les jeunes filles-Pierrots de Marie Laurencin, les portraits de Matisse. La chapelle de Vence l'avait éblouie. Toujours une préférence pour le sujet

humain singulier, stylisé. Sa dernière admiration en poésie : Denuis Saint-Yves.

Je pense à un passage de Shakespeare qu'elle n'a jamais lu mais qu'elle aurait aimé. C'est le discours prononcé par le roi le matin d'Azincourt, dans *Henry V* (acte IV, scène 3). J'en extrais ces quelques lignes :

*(...) Ce jour est appelé la fête de saint Crépin. Celui qui aura vu cette journée et atteint un grand âge, chaque année, à la veille de cette fête, traitera ses amis et dira : « C'est demain la Saint-Crépin ! » Alors, il retroussera sa manche, montrera ses cicatrices et dira : « J'ai gagné ces blessures le jour de saint Crépin ! » (...) Le bonhomme apprendra cette histoire à son fils. Et la Saint-Crépin ne reviendra jamais, d'aujourd'hui à la fin du monde, sans qu'on se souvienne de nous, de notre petite bande, de notre heureuse petite bande de frères ! Car celui qui aujourd'hui versera son sang avec moi sera mon frère ; si vile que soit sa condition, ce jour l'anoblira. Et les gentilshommes aujourd'hui dans leur lit en Angleterre regarderont comme une malédiction de ne pas s'être trouvés ici, et feront bon marché de leur noblesse, quand ils entendront parler l'un de ceux qui auront combattu avec nous au jour de la Saint-Crépin !*

Si j'avais lu ou fait lire ce discours à ma mère, je n'aurais pas mentionné le nom d'Azincourt. Sa sensibilité cocardière se serait rebiffée. Elle aurait apprécié que le jour de la Saint-Crépin ait anobli des archers, mais une bande de Robin des Bois qui avaient capturé Charles d'Orléans ! Tout de même ! Elle connaissait très bien *Le temps a laissé son manteau* et la suite.

Plus ou moins rousseauiste, elle n'aimait guère les spectacles, sauf les concerts. Les salles de cinéma lui faisaient horreur : quelle idée d'aller s'enfermer dans le



noir pour voir défiler des images abracadabrantes ! Quand le hasard la plaçait dans la même pièce qu'un téléviseur allumé, elle l'ignorait avec hauteur ou s'en allait, et pour rien au monde la télévision ne serait entrée chez elle. Dans les dernières années seulement, elle tolérait la radio pour les concerts. Quant au reste : pourquoi répéter vingt fois les mêmes informations ? Ils nous prennent pour des cruches ? Le vice sans remède des moyens de diffusion résidait pour elle dans le décalage entre la petite quantité de choses intéressantes à communiquer, qui n'augmenterait guère, et l'immensité croissante de l'espace médiatique à meubler. Cela ne pouvait conduire qu'à une redondance universelle des mots et des images que l'on tiendrait bientôt pour une fatalité, puis une nécessité, puis une vertu. Elle était frappée de voir de plus en plus de choses aller *du pareil au même* et réagissait en repêchant tout ce qu'elle trouvait de singulier dans ses souvenirs.

Quand elle me voyait plongé des semaines entières dans la lecture, il lui semblait que quelque chose clochait. Elle prenait un malin plaisir à tourner autour de moi et à me dire : « Tu te bourres ! Prends ton vélo ! Va te promener ! » Ses idées sur la formation intellectuelle par le plein air me laissant dans le doute, je ne bougeais pas. Elle aimait tout de même, par moments, lire des biographies et des témoignages où elle cherchait des pensées et des comportements à admirer.

Quand j'ai eu l'âge de lire des livres de philosophie, je me suis souvent surpris à chercher à connaître, avant leur pensée, les actes des philosophes. Comment avaient-ils vécu ? Les systèmes d'idées sont bien beaux, mais ils comptent moins que les actes. Quelle pensée, même la plus neuve, la plus brillante ou la plus désintéressée, pourrait couvrir un acte bas ? La pensée n'est jamais qu'un couvercle ou un couvre-chef, quand elle n'est pas

---

un alibi, un scaphandre, un parapluie, un masque de carnaval ou un moyen (ni plus ni moins quelconque qu'un autre) de parvenir ou de gagner sa vie. Les nombreux fonctionnaires de la pensée en sont la preuve. Ces dernières phrases, ma mère aurait pu les prononcer, et ce sont les miennes, sans aucun doute. Quand je cherchais les actes des philosophes, c'était donc elle qui, lisant à travers moi, voulait voir jusqu'à quel degré de noblesse ils avaient poussé leur vie ? J'ai aimé passionnément les livres de Simone Weil dont j'avais admiré la vie sans réserve ; j'ai toujours besoin d'eux, comme de rayons de soleil ; rien de plus récent ne les a éclipsés. Thomas More et Thoreau ont eu aussi de l'importance à partir de 1964, puis, à partir de 1975, Hopkins. More, Thoreau, Hopkins, Simone Weil, ce sont d'abord quatre vies.

En 1990, j'ai emmené ma mère à la fontaine Saint-Bernard, dans la forêt de Clairvaux. Elle y a oublié, sur un banc, le seul gilet qu'elle aimait porter. Elle n'a pas voulu retourner le chercher.